



LE PAYSAN AGUILAR

Après les grandes pluies, la campagne présentait un aspect attrayant. Vert vif de tous côtés, s'élevant du sol en contraste avec les ciels bleus, aux rares nuages blancs. De l'eau dans les ravines, les talus escarpés assombris, la terre ocre, les roseaux géants des marécages redressés et un volètement d'oiseaux réjouis. Dans le bois, l'atmosphère devenait agréable à respirer. Aguilar, comme les animaux, humait le jour, enfourché – capitaine d'une armée de ressuscités – sur son cheval alezan. Il parcourait les enclos, constatant le dépeuplement. On avait « fait du cuir » abondamment. Et maintenant c'était pitié de voir ces pâturages sans rapport.

Longeant le bois, il chercha une « picada », passage difficile entre les arbres. Sentier perdu, parfois avec d'anciennes traces de bêtes de somme ; en d'autres endroits, avec des pistes d'animaux qui, sans doute altérés, s'étaient aventurés là en quête d'eau.

Ecartant les branches, le *paisano* Aguilar s'avancait. Fouetté au visage et sur le corps à tout instant : « Griffes de chat », qui déchiraient sa chemise à la moindre inattention, *Sarandies* élastiques qui, aussitôt lâchés, allaient « chicoter » la croupe de son cheval, lui faisant faire un bond.

Dans le bois, l'humidité était plus intense. Sur les talus, les capillaires tremblaient à la brise, sensibles à la lumière, comme des pupilles dans l'obscurité. A travers la ramure on voyait un ciel très haut et azuré. Fond de ce firmament, la forêt avait le mystère d'une rivière profonde.

L'odorat du maître de *El Palenque* recevait la pénétrante

odeur de mousse et de glaise que les pieds de son cheval faisaient lever en se posant et en s'enfonçant. Odorat d'un homme qui aimait la campagne humide, avec la terre gardienne du germe, provoquant les semailles. Mais tout à coup, une exhalaison étrange, une senteur suspecte emplît le bocage. Puis, ses yeux découvrirent dans la feuillée le gris atténué d'une fumée. Elle courait à travers le bois, comme pour annoncer la proximité du feu. Pour l'instant, elle seule était présente pour la pituite d'Aguilar. Mais à mesure qu'il avançait, la fumée se faisait plus visible.

Des forestiers, pensa-t-il, des bûcherons de quelque voisin. Mais de qui ? Personne ne coupait de bois à brûler par là. Des contrebandiers ?

De l'autre côté de la *picada*, autour d'un feu maigrelet, trois hommes prenaient le maté. Quand ils le virent, les trois visages se détournèrent en même temps, comme s'ils se trouvaient surpris.

— Gens sans chiens, gens suspects... — pensa Aguilar. Et il salua, s'avançant.

L'un d'eux était grand, de corps athlétique, la taille fine, les jambes droites, la tête dressée en arrière, avec un feutre sur la nuque. Un autre, de stature régulière, les épaules tombantes et la face hirsute, barbu, sans traits marqués. Tout son visage, un amas de poils. Le troisième, menu, de vingt ans à peine, au visage rouge et les bras blancs à l'air. Il portait une chemisette sans manches, plutôt d'un marin que d'un homme de l'intérieur. Tous trois, debout, attendirent l'interrogatoire d'Aguilar. A portée de la main, chacun d'eux avait une paire de revolvers, pendant de la fourche des branches d'un vieux *molle*.

— On prend le maté ? — dit-il, sans mettre pied à terre.

— Si vous en voulez... — répondit le plus grand, en s'accroupissant pour remplir laalebasse.

Aguilar découvrit entre les branches un bagage bien fourni et trois chevaux qui sommeillaient, tête basse.

— Ceux-là ont marché toute la nuit... — pensa-t-il.

Pour ne pas leur inspirer de méfiance, il descendit, attacha son cheval à un arbre et vint tendre la main à chacun.

— En voyage, comme je vois...



— Oui, en voyage... Avec assez de boue...

C'était le plus grand qui soutenait la conversation. Les autres, en silence, adossés au tronc épais du *molle*, l'examinaient avec défiance.

— Vous êtes de *El Palenque*, pas ? — lui demanda le même.

— Oui, je suis Aguilar, à votre service.

— Alors, excusez-nous de nous être abrités dans vos bois sans permission. Comme c'était pour quelques heures, il n'en valait pas la peine.

— C'est certain... D'ailleurs, on ne vous a pas vus des maisons. Si cette tournée ne m'avait amené ici, je n'en aurais rien su. — Il fit une pause. — Mais une autre fois, mieux vaut avertir ou demander le gîte... La police pourrait vous tracasser... Je ne refuse rien aux étrangers...

— Nous le pensons bien. En voulez-vous ? — Il lui tendait le maté, qu'Aguilar accepta sur-le-champ.

— Qu'est-ce que vous portez ? Du tabac ?

L'homme regarda les charges et déclara résolument qu'ils transportaient du tabac et de l'eau-de-vie, pour deux ou trois *pulperias* des alentours.

— A minuit nous les livrerons à un bateau plat qui va du bourg au Paso...

Cela déclaré, n'ayant plus aucun doute, Aguilar considéra les trois hommes comme trois contrebandiers émérites. Loin de s'en offusquer, il leur marqua de l'amitié, en une conversation franchement cordiale, sans investigations, ni la moindre allusion au chargement. Ils parlèrent du temps, des rivières, des *picadas*, de la récente pluie. Ils conversèrent sur les haciendas, les fermages, les systèmes de travail.

— En allant plus au Nord, on sent qu'on va élargir sa vie — assura l'homme, qui se trouvait être Paraguayen, du nom de Laguna. — Bien que la forêt soit moins facile à pénétrer et plus dure la vie, je préfère la vie à l'aise du Nord, avec des lieues et des lieues sans maisons, des étendues de terre à faire peur, à cet embarras de par ici.

— Peuplées d'animaux ou non ? — Aguilar se montrait curieux.

— Peu d'*haciendas*, peu... Peu de chrétiens. On arrive à se croire presque le seul maître de la terre. La police, dans la plupart des cas, est un peu voleuse de bétail. Elle abat avec nous ce qu'il faut pour manger. Les majordomes, anglais en général, restent tranquilles dans les maisons, s'enivrent bien, mangent encore mieux, et ne tiennent pas à lutter avec nous. A mesure que nous descendons vers le Sud, je me sens comme entravé, surveillé de nuit, poursuivi de jour. Le bavard importun, le curieux, le compagnon de rencontre, ne nous laissent rien de notre temps. Ainsi jusqu'ici sans plus... Plus au Sud, que d'autres y aillent !

Aguilar admirait Laguna, ce personnage de belle taille, à l'accent étranger, à la parole chaude. Ce qu'il entendait dire du Nord, des terres spacieuses, des solitudes véritables, lui produisait un effet agréable. On eut dit qu'il enviait la condition de ces gens-là.

— Y a-t-il des terrains à louer ? — demanda-t-il, pris d'un intérêt qui s'emparait de plus en plus de sa personne.

— Les terrains abondent, les hommes manquent ! — Comme l'intrusion du chemin de fer n'y est pas encore venue, on peut travailler avec la même tranquillité que nos ancêtres...

Laguna, après un silence, continua :

— Je fais trois voyages au Sud, par an, en tout. Et chaque fois que je descends au Sud, je comprends mieux le Nord, parce qu'il n'y a pas à comprendre ceux de par ici. On ne sait pas ce qu'ils veulent, argent, querelles ou bien-être... Pure politique, se tromper les uns les autres, se trahir, tricher ! Et beaucoup de *gringo* traître ! Ceux du Gouvernement exigent le pot de vin et ensuite ils vous arrêtent. Les opposants veulent du tabac et finissent par nous livrer à la police, qui les maltraite eux-mêmes. Aussi, qu'ils ne me parlent pas d'entrer en relations ! Tout ce que je fais, c'est les compromettre de telle façon qu'ils finissent par ne pas s'y risquer...

Dans ces dernières paroles, Aguilar sentit une allusion à son éventuel rapprochement. Laguna acheva :

— Pour mon goût, je ne m'éloignerais pas au Sud. Mais

quand la misère vous étreint dans le Nord, il faut amener une charge comme ça, pour la soulager...

Pancho Aguilar sentit croître son admiration pour le personnage, une admiration qui lui servait à se distraire des jours somnolents de *El Palenque*. Mises à part les visites à la ville, de moins en moins fréquentes, l'existence devenait plate, sans accidents ni alternatives. La douce plaine sans fin lui entraît par les yeux, et en eux, ni un regard dur, ni une lueur contraire. Cette platitude entraît dans la maison, envahissait la cour, les chambres. Les jours pareils étaient comme ces troupeaux d'un même pelage, comme ces plantations d'arbres en ligne. Et à présent, dans le bois, ses regards confondus en une végétation embrouillée se trouvaient un peu comme à la fête, pendant la conversation animée des contrebandiers, inégale, pleine de risques. Tourbillon de branches et de vies. Les récits de Laguna, d'un accent inconnu, éveillaient en Aguilar de vieilles légendes mortes en son âme, desséchées par le destin paisible de *El Palenque*.

En entendant les récits du Nord, des campagnes risquées, de la lutte, tantôt contre le climat, tantôt contre les autorités, il lui vint à l'esprit le nom de ses frères, tous disparus d'une façon étrange, par accident. Luis, Eduardo, Carmelo... En les évoquant, il voyait en eux des noms tout frais, comme de nouveau-nés. Et c'étaient les trois noms fraternels : Carmelo, poignardé par un *caudillo* du Rio Grande ; Luis, contrebandier heureux, disparu quand il possédait beaucoup d'argent...

— Il y a des jours qui se jouent comme des minutes — assura Laguna. — Enlever la maîtresse d'un *gringo*, épouvanter le bétail démarqué, lâcher un radeau dans le courant... On se sent un homme !...

— Un de mes frères a fait fortune de cette façon... — dit Aguilar d'un ton confidentiel. — Mais, quand il aurait pu se retirer pour en jouir... je crois qu'on l'a liquidé !

— Je connais l'histoire de votre frère, mon cher... C'était un des nôtres — assura Laguna — mais pas de mon époque... Il s'est trompé de jeu... Quand on choisit un tel destin, c'est par goût pur, et il faut le suivre jusque la fin... Votre



frère a voulu s'en venir au Sud quand il était tenu des quatre pattes dans le Nord !

— C'est ce que je ne savais pas... — murmura tout bas Aguilar. — Je croyais que...

— Rien !... Qu'il a voulu retourner en arrière et que ce n'est pas possible ! On est comme une plante... Si l'on change de climat, on se dessèche... ou bien on vous dessèche...

Aguilar, entendant l'histoire fragmentaire de son frère Luis, *le disparu*, comme on l'avait souvent appelé, commença de laisser sa mémoire se peupler de souvenirs de jeunesse. Une fois de plus, son père, *le défunt don Pancho* ; une fois de plus la maison de pierre ; une fois de plus son adolescence blessée par la plaine et ses fantômes ; par la campagne et ses monstres. A mesure que Laguna s'étendait dans le récit de ses courses, Aguilar se sentait rejeté de l'intimité de ses parents pour partager celle des *peones*, journaliers, chemineaux... Vers quel carrefour leur père les poussait-il, les expulsant de son toit, les incitant à la vie en champ libre, en contact avec des êtres obscurs, mais libres ? Dans ce hangar de brique, où il avait vécu les années de son développement physique, Pancho Aguilar avait connu le monde le plus divers. Entré dans l'intimité de certains, il avait fréquenté des hommes d'une moralité pareille à celle de ce personnage sur lequel il était tombé dans le bois. Etaient-ce des gens ainsi que son père voulait lui faire connaître ? C'était peut-être là le dessein de cet homme singulier qui jetait ses fils au bord de l'estancia, comme provoquant leur fuite vers des mondes plus larges ? Les imaginait-il nomades, suivant une carrière comme lui-même n'avait pu la réaliser ?

Il réfléchissait de telle sorte qu'il avait à peine suivi les histoires de Laguna. Une hypothèse nouvelle s'offrait maintenant à lui pour expliquer l'énigme paternelle. Presque convaincu jusque-là que quelque tare morale ou physique se dissimulait sous l'interdiction de franchir le seuil de l'habitation, il voyait s'ébranler ce jugement. L'auteur de ses jours — le fait que ses frères avaient couru des aventures dans le Nord le disait bien clairement — en instituant ce régime étrange, voulait les précipiter dans la lutte.

Mêlés aux campagnards, partageant la vie de la glèbe des champs, des convoyeurs nomades, des hommes de peine rudes, il n'était pas difficile de leur prévoir des destins aventureux de lutteurs en rase campagne.

En dépit de la provocation paternelle, au carrefour de la grande plaine, au lieu de sentir l'appel du Nord, Pancho Aguilar s'était rendu à la voix du Sud, celle de la ville. On lui avait offert des possibilités parmi les « civilisés »...

— Et il reste tant à faire par là-bas ! — assura le Paraguyan Laguna, — qu'on se sent le cœur déchiré quand on se met en route pour le Sud...

Aguilar, s'ouvrant aux confidences, se mit à lui conter ses journées, ses contrariétés, les complications de la politique, pour en arriver aux dettes, hypothèques et traquenards dans lesquels il était tombé.

— Il n'est plus facile de faire l'Amérique comme au temps des ancêtres — dit Aguilar. — Je n'en sortirai pas d'être pauvre, avec les apparences d'un riche...

Comme le soir devenait frais, Laguna lui offrit un coup de brûlante eau-de-vie. Puis un autre. La dame-jeanne, appuyée à terre, s'inclinait en un salut révérencieux sur les gobelets de corne du contrebandier. Ses compagnons, couchés sur le dos, s'étaient endormis, le bout de cigarette de maïs dans la bouche et le bord du chapeau sur les yeux. Le barbu avait les poils saupoudrés de cendre, et ses deux lèvres roses, charnues, s'entr'ouvraient par sa respiration.

Il y avait longtemps que, suivant le conseil des médecins, Pancho ne s'était laissé prendre par la boisson. Depuis la soirée de son duel singulier avec Trinidad, il ne s'était jamais enivré à la campagne. Dans la frondaison épaisse, parmi les ramures luxuriantes tordues du bois, les regards d'Aguilar erraient, comme s'ils cherchaient un appui. Des pans de ciel vus de la terre, à la renverse, par la chaleur de la boisson, lui paraissaient être de petits morceaux de faïence rose. Les branches noires, les feuilles tremblantes enfonçaient en ses pupilles des lignes et des lignes ; courbes et croix déroutant ses regards lui faisaient voir des pâtés d'encre. Laguna, étendu tout de son long sur sa selle parais-



sait branler la tête, victime d'un somme écrasant, joug de sa nuque vaincue.

Aguilar étendu sur une housse de selle, appuyant la tête sur un ballot recouvert d'un poncho, sentait les ombres s'avancer dans le bois, se glisser entre les arbres serrés. Elles tombaient ensuite des branches, s'étaient comme des manteaux couvrant les chevaux, escamotant les visages, enfonçant dans la terre la figure maigre de Laguna. Les contrebandiers, qui avaient passé la nuit précédente sans dormir, ne purent résister aux tapes du sommeil et de l'alcool. Et Pancho Aguilar, les yeux aveuglés déjà par l'ivresse, dans l'obscurité du crépuscule, s'abandonna également au sommeil qui sous les arbres, dans le silence sauvage du bois, était aussi profond que la mort. Autour de lui, les arbres croissaient, les frondaisons se doubleraient, les rameaux se multipliaient, interceptant la lumière. La nuit et le bois furent une même chose obscure et circulaire, avec les apparences d'un cachot. Prison totale, que Pancho fit sienne, en un cauchemar alcoolique qu'il n'avait jamais éprouvé.

ENRIQUE AMORIM.

Traduit par MANOEL GAHISTO.